

LE LATIN CLASSIQUE EXISTE-T-IL ?

Michel BANNIARD

Université de Toulouse - Le Mirail
et École pratique des hautes études, IV^e section, Paris

ABSTRACT

The point of this paper concerns a very common name, “Classical Latin”, and a less common question: what is exactly hiding behind this concept? It’s indeed common for specialists in various disciplines (literature, philology, linguistics, manuscript studies) to treat Classical Latin as an understood concept in their works. But when we search carefully for a typology of that supposed language entity, this concept appears rather shaky. Indeed, at the very core of the written Latin used by the best authors of the century always referred to as the “Classical” period (oddly metaphorized as the Golden Age, which is not really a linguistic criterion), we do find a lot of structures which disregard the alleged rules of Classical Latin. Moreover, these variant phenomena usually pop up as prototypical structures that will flourish in Late Latin before becoming grammaticalized in Early Romance. So what? The point is that to catch these phenomena we must spread the field of our search to all literary works (including Catullus, Virgil...). But what, precisely, is “Classical” Latin? Does any valid linguistic reason exist to divide Latin, as is usually done, on a scale of synchronic evaluation (saying that this is authorized Latin, but this is not) and on another of separate diachronic periods (here is the Golden Age, here is the Silver Age)? Within a sociolinguistic perspective “Classical” Latin does exist, but in the same way as any literary language does: it is closely related to speech and thus involved a lot of variation which lies outside the usual accepted ideological frames. This means that “Classical” (written) Latin already contains within itself several of the parameters which are supposedly extracted from Latin as a whole to build the mythical missing link with the Romance languages.

Les trois noms du latin

Je remercie vivement les responsables de cette session pour leur invitation. Puisque, de plus, l’honneur (éventuellement périlleux) m’a été fait d’ouvrir avec mon ami Roger Wright notre colloque, je voudrais en profiter pour faire le point sur une

thématique à laquelle, en définitive, j'aurai consacré le plus clair de ma vie intellectuelle : le passage du latin aux langues romanes. Le choix d'un titre un peu provocant n'a pas d'autre but que d'attirer l'attention sur l'un des paramètres fondamentaux de ce champ de recherches, la nature réelle de la langue source des langues romanes. Et puisque je me trouve en compagnie de latinistes, je souhaite indiquer que je ne parle ni du point de vue de Sirius, ni du point de vue des romanistes, mais bien du point de vue du latiniste classique, celui de la discipline de ma formation première dans le cadre de laquelle j'ai longtemps enseigné.

Or, précisément, nos sessions, intitulées de façon œcuménique *Latin vulgaire - latin tardif*, placent leur étiquetage sous le double signe de la continuité – il s'agit de latin – et de la différence, indexée par les adjectifs qui sont accolés au substantif. Mais cette continuité et cette différence ne sont pas à mettre sur le même plan. En effet, la lexie « latin tardif » semble aller de soi : elle s'est substituée avantageusement à l'ancien « bas latin », tout comme la dénomination « Antiquité tardive » a remplacé judicieusement l'appellation très gibbonienne de Bas-Empire (ce qui laisse un problème cependant, puisque nous continuons à parler de « Haut-Empire »). Le latin tardif est donc ce qui succède au latin classique, au tournant, selon un consensus apparemment assez général, des années +200. Sa définition est satisfaisante lorsqu'elle s'appuie ainsi sur un parallèle avec l'Histoire, du moins du côté de l'amont. Elle l'est moins du côté de l'aval chronologique : la périodisation entre Antiquité tardive et très haut Moyen Âge fait l'objet de débats justifiés, puisque la disparition discrète de l'empereur d'Occident n'a pas bouleversé les structures de la civilisation de la *Spätantike*¹.

Et parallèlement, la zone frontière entre le latin tardif et le latin médiéval est plus compliquée à délimiter, puisqu'elle est liée au tracé de la zone diachronique d'émergence des langues romanes². Mais je ne m'avancerai pas dans ce sens, ce n'est pas mon sujet du jour. En revanche, ce que recouvre du point de vue purement langagier le latin tardif est également sujet à discussion : y a-t-il une corrélation spéciale entre la vulgarité et la 'tardivité' du latin ? L'idée semble présente au moins de façon latente. Mais surtout, il existe une intrication définitoire entre la latinité tardive et le christianisme. Or, la réflexion sur le statut du latin des chrétiens par rapport à la latinité générale a suscité de vives polémiques dont le déroulement s'est haussé jusqu'à une sorte de pic d'extrémisme avant de s'apaiser en une certaine relativisation apparemment définitive. En effet, après avoir été de façon un peu tonitruante baptisé du nom de « langue spécifique³ », ce latin des chrétiens a fini, au terme de multiples travaux dus tant à des philologues qu'à des patristiciens, par trouver sa place comme variante du latin sans qu'il soit possible d'y déceler une structure descriptible de manière spécifique en termes linguistiques, à l'exception évidemment du vocabulaire.

1. Dumezil 2005 ; Hägermann *et al.* (Hrsg.) 2004.

2. Glessgen 2007 ; Lüdtkke 2005.

3. Mohrmann 1932.

Doutes analogiques

Mais faut-il rappeler que les multiples emprunts des latinophones de la Gaule du Nord aux Francs⁴ n'ont pas empêché leur parole de rester latine, avant de devenir romane, ou que notre français parlé contemporain, tout truffé d'américanisms qu'il soit, n'en reste pas moins une langue non germanique ? Pour prendre le point de vue des littéraires, le latin d'Ammien Marcellin⁵ et celui d'Ambroise⁶ appartiennent au même monde langagier. Leur spécificité relève moins de la nature de leur foi religieuse (leur foi politique est identique : l'Empire) que de leur type d'individus construisant leur langage (en somme leur style). Les hésitations des spécialistes pour nommer (et donc définir) ce latin font honneur à leur sens de la réalité.

Ces considérations nous engagent dans un problème épistémologique majeur, puisqu'il s'agit de savoir de quoi nous parlons quand nous nommons des entités comme le « latin tardif », le « latin vulgaire », et de ce fait le « latin classique ». Pour avancer dans cette réflexion, je voudrais m'appuyer sur des principes méthodologiques internes à notre discipline, mais aussi sur des modèles externes. Le but visé est de franchir une étape en clarifiant le rapport définitoire entre latin classique, latin tardif et latin vulgaire. C'est qu'en effet, à partir du moment où le « latin chrétien » se dissout, dans nos classifications, en un *continuum* latin tant synchronique que diachronique, parce que les spécialistes ont laissé de côté toute idéologie préalable pour s'atteler aux *realia* linguistiques qu'ils scrutaient, il est logique de se poser les mêmes questions sur les trois autres adjectifs, à commencer par le référent des deux autres, le « latin classique ».

Mais avant de m'engager dans cette question, je voudrais passer un instant par les défilés de l'analogie en faisant appel aux leçons de la dialectologie et de la sociolinguistique que j'ai été amené à tirer soit de seconde main (lectures et séminaires), soit de première (enquête sur le terrain). Je renvoie pour le détail à d'autres travaux⁷, mais l'essentiel consiste en ceci :

1. Quelles que soient les difficultés à les paramétrer, les dialectes ruraux existent (ou ont existé) selon un procès identificatoire à double sens. En effet, ces dialectes se différencient nettement par la perception que nous pouvons en avoir, par celle que leurs locuteurs en ont, et par les paramétrages des atlas quand ils sont correctement établis grâce aux tracés de bourrelets d'isoglosses démarcateurs. La réalité langagière n'est toutefois pas monovalente (uniquement centrifuge) parce que contradictoirement à ces discontinuités (le limousin de la Corrèze n'est pas le languedocien du Quercy) sont tout aussi manifestes des continuités : typologiquement, le diasystème de la

4. Haubrichs 2008.

5. Sabbah 1978.

6. Fontaine 1998.

7. Banniard 1980, 2009.

langue d'oc traverse ces variétés⁸. On est donc en présence à la fois d'un *continuum* et de discontinuités.

2. Il en est de même des dialectes urbains. Il sont démarqués les uns par rapport aux autres, parfois fortement, comme l'américain parlé dans les ghettos noirs⁹ par rapport à l'américain standard des années soixante, ou comme les niveaux de l'anglais créolisé en strates successives parlé en Jamaïque¹⁰. Mais selon une topique bien établie par les enquêtes, en un mouvement complémentaire inverse, une approche linguistique minutieuse impose de cartographier ces mêmes dialectes à l'intérieur (et non à l'extérieur) d'un diasystème anglo- ou américanophone.

3. À ces préalables heuristiques, il convient d'ajouter une autre problématique, vitale pour nos questions et cependant peu élaborée jusqu'à nos jours. Dans une discipline pourtant surabondamment documentée, je constate que, malgré ma participation à de nombreux ateliers de recherche, je n'ai jamais vu traité correctement d'un point de vue linguistique le rapport entre la langue parlée courante d'un pays et sa langue littéraire. C'est pourtant un enjeu crucial ou, pour le dire en clair, quel rapport existe-t-il entre le français écrit par Marcel Proust et le « français sans fard¹¹ » que de nombreux travaux de sociolinguistique urbaine se sont attachés à caractériser? Pour le dire de manière un peu brutale, s'agit-il de la même langue? Personnellement, je pense que oui, quoique l'application rigide de nos propres catégories de latinistes aurait dû conduire à l'opinion inverse, pour peu que nous nous efforcions à l'objectivité, c'est-à-dire à ne pas changer de critères selon les objets étudiés.

Je peux à présent revenir à la question posée en titre pour justifier qu'elle le soit. Certes, le latin classique existe, puisque nous l'avons rencontré : il suffit de lire Cicéron et Virgile pour être convaincus par cette épiphanie. Non seulement nos habitudes d'enseignants-chercheurs mais aussi les prises de position de différents maîtres de la langue littéraire latine (*custodes grammaticae*¹²) promeuvent cette forme de langue au rang prééminent, Cicéron, Horace et Quintilien en étant explicitement les hérauts. Considérons ceci de plus près.

Questions intradisciplinaires

Le clivage usuel latin classique/latin vulgaire/latin tardif est en apparence confortable et rassurant. Mais il est aussi quelque peu carcéral, du moins pour des linguistes diachroniciens. Cela est dû principalement au fait que le latin classique est plus ou

8. Bec 1973.

9. Labov 1978.

10. Trudgill 1991.

11. Gadet 1989.

12. Holtz 1981.

moins devenu dès l'Antiquité, à force d'être ainsi tamisé et policé arbitrairement, une monade langagière imperfectible et donc inaltérable, autrement dit un objet idéologique¹³. Ces glorieux ancêtres ont été relayés brillamment par une partie des humanistes de la Renaissance¹⁴, avant que la philologie positiviste du XIX^e siècle ne verrouille ce coffre de valeurs avec une foi qu'exprime imperturbablement un excellent spécialiste de la langue de Tite-Live : « Dans l'histoire de la langue latine, Tite-Live forme, avec Salluste et Cornélius Nepos, la transition entre l'époque de la prose classique proprement dite, qui pour nous est représentée par Cicéron et par César, et l'époque impériale, qui est l'époque de la décadence de la langue. Considérée dans son ensemble, la prose de Tite-Live est encore pure et correcte¹⁵... » Naturellement les latinistes modernes se sont sentis tenus de ne pas déchoir de cette éthique langagière. Mais la linguistique doit-elle s'enrouler autour d'un objet idéologique ?

Qu'elle l'ait fait lui a posé, et a posé à des disciplines apparentées (tout de même) comme la philologie romane, des obstacles dirimants pour répondre à la question : d'où sortent les langues romanes et quand sont-elles apparues ? C'est ainsi qu'après avoir rencontré le latin classique de manière directe, nous avons rencontré le latin vulgaire de manière indirecte¹⁶. Cette langue est une invention dont la genèse (elle est d'ailleurs élaborée – on doutera que ce soit un hasard – comme objet scientifique au même siècle que l'est le latin classique) doit beaucoup à la rencontre entre l'idéologie des classicistes, caparaçonnés dans l'illusion d'un latin impeccable, et celle des romanistes, trop heureux d'esquiver cette figure intangible, pour développer tout à leur aise leur propre latin qui, lui, tout de même ne se rencontre pas si facilement que cela, en dehors du moins des livres modernes qui en traitent¹⁷. Cette sorte d'exclusion d'une langue latine vulgaire de la latinité proprement dite a été longuement complétée par un autre ostracisme, celui du « bas latin », surtout chrétien, les deux entités, « vulgaire » et « tardif » ayant été recueillies en joug depuis plus de vingt ans par nos colloques.

À travers la question « le latin classique existe-t-il ? », je voudrais réinterroger l'existence de cette triade, en partant justement de la matière apparemment la moins friable conceptuellement. Je le ferai d'abord en posant qu'il n'y a pas de raison d'attribuer au latin classique un statut langagier échappant aux modèles que nous a enseignés la linguistique synchronique depuis plus d'un siècle maintenant. Cela suppose de se déprendre des classements traditionnels pour proposer une autre modélisation qui revient à poser ceci : à l'époque classique (disons de Plaute à Apulée), il existe un *continuum* latinophone dont le latin littéraire est l'acrolecte. Disons-le autrement,

13. Müller 2001.

14. Chomarat 1981.

15. Riemann 1888, p. 443.

16. Herman 1967.

17. Banniard 2006.

cette langue est construite non pas hors de la parole latine quotidienne, mais avec elle. J'insiste un peu : comme toutes les langues littéraires, le latin classique est en interaction symbiotique avec la langue parlée quotidienne¹⁸. Cela signifie que la distinction écrit/oral, bien réelle, ne doit pas être hypostasiée, quels que soient les efforts, parfois raffinés, pour réaliser cette prouesse¹⁹. La profondeur du temps nous sépare de l'oralité immédiate latine (elle se laisse tout de même discerner²⁰); mais il n'y a pas lieu de céder au mirage d'un clivage de nature entre le latin écrit, même le plus littéraire, et le latin parlé, même le plus débridé, pas plus qu'entre l'américain littéraire d'Henry Miller et le sociolecte des Jets de New York. Qu'est-ce à dire sinon que le latin classique entre dans le champ des variations et qu'il faut le placer non pas hors du latin parlé, mais dans son maillage.

Cette affirmation, un peu abrupte peut-être, repose en premier lieu sur de pures raisons de logique externe, qui, quoique probantes, ne nous satisferont pas entièrement, justement en raison des modèles (inappropriés mais efficaces) qui sont depuis longtemps à l'œuvre dans notre discipline. Voici venu le moment des preuves internes. D'abord, même à regarder de près les *testimonia* sur les qualités requises de ce beau latin, il y a parfois lieu de rester perplexe. Songez d'abord que les maîtres de la prose classique ont constamment chéri la langue de Plaute²¹. Les contextes de leurs prises de position sur un auteur ancien pour eux ne laissent pas de doute sur leurs critères de jugement : c'est bien le style et la langue du comédien qui sont en ligne de mire. Le plus exigeant de ces puristes, Cicéron, ne déroge pas à cet engouement (comme l'indiquent ses allusions dans ses traités de référence, *Brutus*, *De oratore*, *Orator*). On ne saurait soutenir que l'Arpinate manifeste à ces instants un petit penchant à l'archaïsme, puisque toute son œuvre fait l'éloge de la modernité urbaine comme critère de la *latinitas*. Ses déclarations d'admiration et d'amour pour la langue plautinienne doivent être prises tout à fait au sérieux. Or, ce latin a souvent pour nous une saveur bien particulière, correspondant à des structures énonciatives qui nous paraissent différer fortement de la *rotunditas* cicéronienne. Alors, y aurait-il quelque chose qui nous échappe? C'est ce que je crois : si l'on pose une définition un peu précise de l'*elegantia*, on voit qu'elle est intimement liée à l'*urbanitas*, ce qui signifie forcément à ce compte deux choses. D'abord, dans l'intime de la conscience langagière de l'orateur, cette *elegantia* s'étend très nettement hors de l'enclos où, peut-être, comme monsieur Seguin, nous nous sommes obstinés à l'enfermer. Nous avons là, je crois, une brèche dans la haie, ouverte par les maîtres de la *grammatica* et par celui de l'*urbanitas*, pour sortir de la quadrature de la latinité parfaite supposée. Ensuite, et en corollaire inversé, cela signifie que ce que nous appelons la norme au

18. Banniard 2010.

19. Koch, Oesterreicher 2001.

20. Biville 1996; Touratier (éd.) 2005; Videau 1996.

21. Löfstedt 1933.

sens restrictif du terme n'est au fond qu'un dialecte parmi les dialectes littéraires. Je proposerai alors de faire un saut logique pour impliquer en continuant sur cette lancée que, conformément à tous les modèles sociolinguistiques, le latin littéraire est lui-même un dialecte du latin parlé (en fait, un sociolecte) ou, pour le dire autrement, que le diasystème de la latinophonie se distribue en variation dialectale selon le champ de sa réalisation.

Pour suivre le fil conducteur de cette logique, il faut considérer la totalité de la production littéraire latine d'époque classique, sans s'embarrasser des distinctions entre prose et poésie, entre genres littéraires, etc. C'est la seule façon scientifique de tenir compte le plus possible de la réalité de toute langue vivante, son diasystème. Il n'y a pas de raison linguistique de restreindre le champ d'application de règles à un corpus arbitraire²², sous prétexte que les textes hors corpus trahissent les modèles péniblement échafaudés²³. À cette condition, et c'est ce que je tiens à poser ici, nous disposons d'une latinité réelle dans toutes ses manifestations, que nous pouvons scruter avec trois interrogations majeures à l'esprit :

1. Y a-t-il des lignes d'échappement par rapport aux supposées (en tout cas reconnues comme telles par les grammairiens, voire les linguistes modernes) normes classiques ?

2. Comment ces lignes d'échappement s'intègrent-elles à l'ensemble du système ?

3. Enfin, qu'est-ce que les deux considérations précédentes apportent à la genèse de la latinité tardive et du protoroman ?

Fluctuations en topologie de surface

Pour répondre à ces questions de manière rigoureuse, je dois renvoyer d'abord à une bibliographie parue ou à paraître, car je ne peux évidemment pas entrer dans le détail (les éléments en sont donnés *in fine*). Mais ensuite, j'ai préparé un petit herbier qui pourra être consulté tranquillement. Son commentaire détaillé accompagnera d'autres travaux, je l'espère, et se nourrira peut-être de réflexions et de réactions. À ce stade, les trois réponses requises afin d'éclairer ce matériel peuvent être formulées ainsi :

1. Oui, il existe des lignes d'échappement qui semblent parfois contredire sèchement l'ordonnancement normatif (supposé).

2. Ces lignes s'intègrent dans le maillage général à ce stade de l'évolution de la langue latine parce que, considérées à l'échelle de l'ensemble des énoncés dans lesquels elles tissent leur trame, elles ne forment que des pointillés. En d'autres termes, elles s'inscrivent dans le diasystème, elles ne le déboîtent pas.

22. Vincent 1999; Salvi 2004.

23. Banniard 2008.

3. Leur caractère stochastique n'est qu'apparent : leur surgissement dans la chaîne textuelle est la plupart du temps motivé par des raisons énonciatives (ce sont les facteurs diaphasique/diaéautique)²⁴. Pour le dire autrement, la grammaticalisation est encore loin.

4. Si on les relie à travers le temps aux traits du latin tardif et du protoroman, on constate qu'elles tracent des prototypes qui deviendront des types. En d'autres termes, ces fluctuations motivées à titre individuel en latin classique franchiront un degré en latin tardif (motivation collective), puis un autre en protoroman (grammaticalisation)²⁵.

Afin de nous garantir contre l'influence d'un modèle binaire, j'ai choisi de me servir du terme de « fluctuation » plutôt que de celui de « variation ». Dans notre spectre sémantique, la variation tend à être opposée à une norme supposée fixe, dont les occurrences s'écartent en plus (+) ou en moins (-). C'est précisément ce que je veux éviter : la totalité de mes exemples est dans la norme, le rapport établi ici se place entre une fréquence haute et une fréquence basse. Pour permettre une consultation rapide de ce choix, j'ai réduit les citations au minimum, tout en signalant par des accolades {} le centre de la fluctuation. Certains énoncés comportent en fait plusieurs fluctuations qui sont aisées à dégager dans la chaîne énonciative.

Un dernier point méthodologique orientera la lecture : je me borne aux éléments de comparaison les plus évidents, sans faire de la grammaire des profondeurs, quelles que soient les théories. Il s'agit d'une pure et simple topologie de surface. Ce recours à l'évidence des *testimonia* suppose en fait un déconditionnement préalable dont je voudrais donner deux exemples protreptiques.

Des testimonia à relire mieux

Quintilien, *Institutionum oratoriarum libri 12* (éd. D. Pareus, Londres, 1643), IV, 2, p. 184 : *Nos autem breuitatem in hoc ponimus, non ut minus, sed ne plus dicatur quam oporteat... Non minus autem cauenda erit, quae nimium corripientes omnia sequitur, obscuritas. Satiusque est aliquid narrationi superesse. Nam superuacua cum taedio dicuntur, necessaria cum periculo subtrahuntur. Quae uitanda etiam illa Sallustiana breuitas et abruptum sermonis genus, quod ociosum fortasse lectorem minus fallit, audientem transuolat...*

C'est l'occasion de s'interroger sur la supposée prééminence de la lecture à haute voix dans l'Antiquité : Quintilien établit une nette distinction entre l'écoute d'un texte lu à haute voix, sans doute par un *lector* de service, et la lecture directe dans un cadre silencieux (*otiosum*). L'étonnement d'Augustin ne porte peut-être pas sur le silence d'Ambroise occupé à lire de cette façon (contrairement à des hypothèses

24. Banniard 1996 ; Oesterreicher 2001.

25. Banniard 1998.

sophistiquées, mais aventureuses²⁶, la disposition des mots dans les manuscrits ne permet pas de conclure en un sens ou en un autre).

Apulée, *Métamorphoses* IX, 39, 2-4 : *Nam quidam procerus, et, ut indicabat habitus atque habitudo, miles e legione, factus nobis obuius, superbo atque adroganti sermone percontatur quorsum uacuum duceret asinum. At meus [sc. hortulanus], adhuc maerore permixtus et alias {latini sermonis ignarus}, tacitus praeteribat. Nec miles ille familiarem cohibere quiuit insolentiam, sed indignatus silentio eius ut conuicio, uiti quam tenebat obtundens eum dorso meo proturbat. Tunc hortulanus subplicue respondit sermonis ignorantia se quid ille diceret scire non posse. Ergo igitur {graece subiciens miles} : « Vbi, inquit, ducis animum istum ? » Respondit hortulanus petere se ciuitatem proximam...*

Comme tant d'autres *testimonia* dont l'interprétation a été déformée par une lecture orientée d'avance par la théorie dualiste, ce texte a été souvent cité pour prouver qu'en « latin vulgaire » *quo* avait été chassé par *ubi*. Pourtant ce récit, précis comme un reportage, donne la parole de deux manières au légionnaire irascible. D'abord, lorsque la question est posée en latin, c'est effectivement avec un classique *quorsum* associé à un non moins réglementaire subjonctif d'interrogation indirecte bien calé dans la concordance des temps. Et s'il est vrai qu'un *Vbi ducis*, bien moins chic, surgit au style direct, le locuteur ne parle alors plus latin, mais grec. On ne devrait donc pas verser cette pièce au dossier de la syntaxe du « latin vulgaire ».

Cette lecture, que j'espère rafraîchissante, est à la fois le résultat et la légitimation de la nécessité de changer notre polarisation conceptuelle. Les occurrences textuelles qui suivent seront alors lues selon la même réorientation.

Rectio[n] directe du verbe à l'infinif sans liant morphologique

En principe, deux éléments établis dans un rapport de dépendance sont liés par un signal morphologique (une désinence de cas oblique, associée ou non à une préposition). Mais la langue littéraire peut se dispenser de cette concaténation morphologique pour se satisfaire d'une concaténation sémantique. Les premiers exemples remontent évidemment à Plaute²⁷, exemples que je n'ai pas inclus afin de me placer au plus près de la période dite classique. Je suis un classement simple fondé sur l'élément recteur.

Par un verbe conjugué

Horace, *Satires*²⁸ I, 3, 1-3 : *Omnibus hoc uitium est cantoribus, inter amicos// ut nunquam inducant animum {cantare} rogati, // iniussi nunquam desistant.*

Cantare dépend de *inducant animum*, malgré l'infinif non fléchi.

26. Saenger 1997.

27. Perrochat 1932.

28. Bourciez 1927.

Ovide, *Fastes* II, 285-286 : *Ipse deus uelox {discurrere} gaudet in altis
montibus et subitas concipit ipse fugas.*

Discurrere occupe à l'évidence la place d'un ablatif de cause, mais il apparaît sous la forme non fléchie (le gérondif serait la tournure ordinaire).

Properce, *Élégies*²⁹ I, 1, 12 : *ibat et hirsutas ille {uidere} feras*

Videre, occupant la place d'un accusatif ou d'un datif de but, reste sans flexion (on aurait pu avoir un supin).

Virgile, *Énéide* X, 453-454 : *Desiluit Turnus biugis, pedes apparat {ire} // comminus*

Ainsi les pieds de Turnus vont si vite qu'ils en oublient l'entrave de la flexion.

Par un adjectif/participe

Horace, *Satires* I, 24 : *'Egomet mi ignosco', Maenius inquit.
Stultus et improbus hic amor est dignusque {notari}.*

Notari introduit une belle brachylogie, mais il n'en échappe pas moins à l'obligation usuelle de flexion (*qui notetur*).

Ibid. I, 4, 3 : *Si quis erat dignus {describi}, quod malus ac fur*

C'est exactement la même évasion flexionnelle.

Horace, *Épîtres* II, 1, 183-184 : *quod numero plures, uirtute et honore minores, //
indocti stolidique et {depugnare} parati*

Le complément de but du participe passé passif *parati* est dispensé de flexion.

Juvénal, *Satires* III, 104-106 : *Non sumus ergo pares : melior, qui semper et omni //
nocte dieque potest aliena sumere uultum // a facie, {iactare} manus, {laudare}
paratus*

La construction est la même que chez Horace.

Ovide, *Fastes* II, 299-300 : *Sub Ioue durabant et corpora nuda gerebant
docta graues imbres et {tolerare} Notos.*

Tolerare, régi par *docta*, occupe la place d'un complément de but, mais le lien est purement sémantique.

Sénèque, *Phèdre*, 442-443 : *{Perdere} est dignus bona // quis nescit uti*

Les raccourcis morphologiques sont identiques (les syntagmèmes prédictibles sont *qui perdat, ut perdat*, etc.).

Sénèque, *Sur la tranquillité de l'âme* I, 11 : *Vbi aliquid animum insolitum {arietari}
percussit*

29. Fedeli 1980.

La surprise de l'âme est si vive que l'infinif passif est construit absolument.

Par un substantif

Properce, *Élégies* I, 1, 27-28 : *fortiter et ferrum saeuos patiemur et ignis// sit modo libertas, quae uelit ira, {loqui}*

Ce sont peut être les occurrences les plus frappantes de ces fluctuations. Si nous n'y faisons pas attention, nous ne remarquons pas que le complément du nom *libertas*, qu'on attendrait au génitif du gérondif, reste insensible à la flexion. Il en est de même, chez Virgile, pour les infinitifs *desistere* et *decernere*, respectivement introduits par *tempus* et *amor* :

Virgile, *Énéide* X, 441 : *tempus {desistere} pugnae*

Ibid. XII, 282 : *sic omnis amor unus habet {decernere} ferro*

Ces syntagmèmes originaux apparaissent sporadiquement dans tous ces textes littéraires comme autant de fluctuations énonciatives. Au-delà des éventuelles contraintes formelles dues au choix du mètre, il n'est pas difficile de déceler les effets de la dynamique énonciative, et la griffe justement diaeautique du locuteur latinophone.

Promotions du verbe habere

Le verbe *habere* est susceptible d'entrer dans des syntagmèmes également plutôt rares (toujours en termes de fréquence) et parfois surprenants (du moins en termes de supposée norme), mais dans des conditions énonciatives qui ouvrent le champ de constructions innovantes elles aussi.

Catulle, *Carmina*³⁰ 17, 2 : *et salire {paratum habes}*

60, 4 : *ut supplicis uocem {in} nouissimo casu {contemptam haberes}*

Ces deux occurrences signent un emploi intense du verbe qui pilote le participe passé passif en position d'attribut. Faut-il insister en signalant la parenté de cette structure avec les prototypes du futur passé résultatif ?

Virgile, *Énéide* XII, 282 : *sic omnis amor unus habet {decernere} ferro*

Sénèque, *Sur la tranquillité de l'âme* I, 14 : *minus molestiae {habet} funus tacitum*

II, 3 : *res ipsa de qua agitur aliquo signanda nomine est, quod appellationis graecae uim debet {habere}, non faciem*

II, 10 : *inde maeror marcorque et mille fluctus mentis incertae, quam spes inchoatae {suspensam habent}, deploratae tristem*

XV, 1 : *uelut euersis uirtutibus, quas nec sperare licet, nec {habere} prodest*

XV, 2 : *totiens siccos oculos {habent} quotiens spectator deest*

30. Kroll (Hrsg.) 1959.

Cette série d'emplois montre une autre promotion du verbe dans le sens possessif (avec là aussi à la clef ces figures de rhétorique persuasive chères à l'auteur). L'association de *habere* à des noms abstraits (*uim habere*), à des participes attributs (*suspensam habent*), voire à des idiomatismes (*siccus habere oculos*, «avoir les yeux secs»), indexe un investissement sémantico-syntaxique en plein développement.

Intrusion ou extension des prépositions

Catulle, *Carmina* 47, 5-6 : *Vos conuiuia lauta sumptuose// {de} die facitis ?*

Le caractère scandaleux de l'inconduite des deux bambocheurs est souligné par une préposition que nous devrions rendre par «en plein jour».

Ovide, *Fastes* II, 857-858 : *Iamque duae restant noctes {de} mense secundo*

VI, 179-180 : *Sus erat {in} pretio, caesa sue festa colebant*

Ainsi «il ne reste déjà que deux nuits du deuxième mois» : la préposition *de*, ici évidemment intrusive, bâtit un énoncé qui, mille ans plus tard, sera un idiomatisme roman. Quant à la seconde occurrence, le *in* intervient pour conforter la leçon sur les valeurs traditionnelles (le cochon est en bonne place «sur» l'échelle des valeurs).

Propertius, *Élégies* I, 1, 15-16 : *ergo uelocem potuit domuisse puellam ;
tantum {in} amore preces et benefacta ualent*

17 : *{In} me tardus amor non ullas cogitat artis*

Propertius égrène les traits de son destin amoureux tragique en opposant l'Autre, qui tire bénéfice de ses manœuvres, à lui même, démuné de malice ; les deux *in* renforcent ce clivage.

31-33 : *uos remanete, quibus facili deus annuit aure, // sitis et {in tuto} semper
amore pares ! // {in me} nostra Venus noctes exercet amaras*

La même déploration renouvelle la même reduplication. On ne manquera pas l'idiomatisme *in tuto*, «à l'abri».

Sénèque, *Phèdre* 177-180 : *Quae memoras, scio // uera esse, nutrix, sed furor
cogit sequi // peiora. {Vadit} animus {in} praeceps sciens, // remeatque frustra sana
consilia appetens*

La chute au précipice est soulignée par ce *in* qui transforme l'adjectif en substantif neutre (ou en adverbe préfixé?).

435 : *Metus remitte. Prospero regnum {in statu} est*

Ici, l'ablatif de lieu est renforcé par la préposition pour confirmer l'arrêt sur image (l'histoire est là figée).

440 : *Quem fata cogunt, ille {cum} uenia est miser*

Cette sentence thérapeutique associe plus fortement l'irresponsabilité à la misère grâce à *cum*.

629 : *sed dum tenebit uota {in incerto} deus*

Ce syntagmème renvoie à celui cité au vers 435, avec effet d'enchérissement, cette fois négatif. On notera la racine d'un idiomatisme bien plus tardif, «tenir dans l'incertitude».

Tacite, *Histoires* I, 24, 1 : *adeo animosus corruptor ut Cocceio Proculo speculatori, de parte finium cum uicino ambigenti, uniuersum uicini agrum sua pecunia emptum dono dederit, {per socordiam} praefecti, quem nota pariter et occulta fallebant*

D'un texte à syntaxe compacte émerge brusquement cette tournure «allongée», *per socordiam*, qui dévoile le véritable point de vue de l'auteur.

Émergence d'idiatismes d'avenir

Vadere

Sénèque, *Phèdre* 177-180 : *Quae memoras, scio// uera esse, nutrix, sed furor cogit sequi// peiora. {Vadit} animus {in} praeceps sciens,// remeatque frustra sana consilia appetens*

L'apparition de *uadit* (étymon panroman) sert d'intensif sémantique.

374 : *{uadit} incerto pede, // iam uiribus defecta*

Réapparition du lexème.

Mente

Catulle, *Carmina* 8, 11 : *sed {obstinata mente} perfer; obdura*
60, 3 : *tam {mente dura} procreauit*
64, 238-240 : *Haec mandata prius {constanti mente} tenentem*

Ces jolis exemples du prototype des futurs adverbess romans en *-ment* surgissent au cœur des démêlés sentimentaux du poète.

Multum

Horace, *Satires* I, 3, 56-58 : *probus quis nobiscum uiuit, // {multum} demissus homo; illi // tardo cognomen pingui damus*
I, 4, 5 : *{multa} cum libertate notabant*

Multum, comme on le sait, est promis à une belle fortune comme morphème panroman.

Virgile, *Énéide* XI, 469-472 : *Concilium ipse pater et magna incepta Latinus // deserit ac tristi turbatus tempore differt // {multa} que se incusat, qui non acceperit ultro // Dardanium Aenean*

Bien plus tard, en ancien français, apparaîtra «moult s'accuse».

Ante

Virgile, *Énéide* XI, 536-537 : *O uirgo...// cara mihi {ante} alias*

Autre syntagmème qui viendra relayer les anciens superlatifs, lorsqu'en ancien français la préposition « sur » apparaîtra dans des tournures du type « belle sur toutes les autres ». Le prototype est bien entendu déjà présent en latin littéraire, comme substitut et donc renforcement du superlatif.

Inde

Juvénal, *Satires* III, 113 : *Scire uolunt secreta domus atque {inde} timeri*

Inde occupe la place d'un ablatif de cause (*ex quo*). Il sert ici de tenseur énonciatif, place qu'il occupera de plus en plus en latin populaire tardif jusqu'en roman, lorsque la grammaticalisation sera accomplie.

In uana

Sénèque, *Phèdre* 182 : *cedit {in uana} labor*

C'est tout simplement le prototype de l'idiomatisme « en vain ». Ces prototypes de romanismes à venir sont en fait abondants³¹.

Syntagmèmes en liberté*Cum concessif + indicatif*

Properce, *Élégies* I, 7-8 : *et mihi iam toto furor hic non deficit anno, // cum tamen aduersos cogor habere deos.*

En dépit des efforts des érudits pour banaliser cette tournure, il s'agit bien d'une subordonnée concessive à l'indicatif. En diachronie longue, c'est une des premières fluctuations qui annulera à terme l'opposition modale pour laisser l'information reposer entièrement sur le connecteur syntaxique et les concaténations sémantiques.

*Fac + verbe régi sans connecteur*³²

Properce, *Élégies* I, 1, 21-22 : *en agedum dominae mentem conuertite nostrae // et facite illa meo palleat ore magis !*

À l'émotion, effacement du connecteur. Cette syntaxe sans conjonction de liaison sera fréquente mille ans plus tard en ancien français. Je suggère au passage que cette dé-liaison par collage immédiat (et sans doute intonatoire) équivaut aux rections directes d'infinitifs présentées plus haut.

31. Hofmann, Szantyr (Hrsg.) 1965, p. 276.

32. Sznajder 1996.

Accusatifs de participes passés passifs

Virgile, *Énéide* XI, 479-480 : *iuxtaque comes Lauinia uirgo, // causa mali tanti, oculos {deiecta} decoros*

XI, 507 : *Turnus ad haec oculos horrenda in uirgine {fixus}*

Les commentateurs ont placé ces constructions sous la rubrique (embarrassée) « accusatifs de relation », ce qui est une façon de réduire la grande liberté de ces syntagmèmes. Ils peuvent être eux aussi des calques de la syntaxe grecque, effectivement bien moins liée que la syntaxe latine, ou bien être interprétés en termes proprement linguistiques comme des accusatifs de passif (cf. en anglais *I was told a story*). Mais l'important est de noter la liberté de ces structures.

Ce relevé est évidemment fort modeste ; des travaux en équipe peuvent le nourrir de façon massive ; toutes les grammaires un peu détaillées offrent chacune leurs exemples d'« anomalies ». Mais justement, je propose que ces exemples ne soient pas ou ne soient plus considérés comme des anomalies hors langue, et que ne soient plus suivis les avis des commentateurs antiques ou modernes, souvent un peu gênés, qui attribuent à ces structures des qualificatifs du genre « licence poétique », « métaplasme », voire évidemment « vulgarisme ». Une autre solution fréquemment apportée par les spécialistes a été d'attribuer à l'influence du grec ces écarts par rapport à une supposée norme classique. Et il est vrai que l'élite romaine était profondément hellénisée au point que les « nouveaux poètes » reçurent le nom de *neoterói*, et il est aussi vrai que divers syntagmèmes se retrouvent aisément en grec littéraire, en prose ou en poésie. Mais il faut retourner au problème en termes proprement linguistiques : à supposer qu'il y ait coïncidence entre les libertés du grec et les audaces de certains auteurs latins, comment s'y prennent ceux qui attribuent la cause de ces fluctuations en latin à l'influence de l'hellénisme ? Évidemment en pré-supposant que ces fluctuations ne sont pas naturelles à la langue latine (du moins telle qu'ils la rêvent). C'est exactement le même problème que pour le classement sous la rubrique « langue familière » ou « vulgarisme » qui surgit de temps en temps sous des plumes pourtant averties. Cette terminologie ne relève pas à proprement parler de la linguistique, mais de l'éthique.

Certes, les travaux de type ou d'inspiration générativiste nous ont peu ou prou habitués à l'opposition apparemment plus subtile « grammatical / non grammatical »³³. Mais en fait, cette dichotomie repose d'abord sur la conscience langagière d'un locuteur naturel formé à l'introspection, avec tout ce que cela suppose de subjectivité et donc d'arbitraire : bien des lecteurs de ces travaux éprouvent parfois de forts doutes sur l'agrammaticalité de certains exemples, pourtant répertoriés comme tels. L'étude de corpus de phrases réellement émises par des locuteurs non moins naturels³⁴,

33. Chomsky 1991.

34. Blanche-Benveniste 1999.

mais beaucoup plus nombreux, a montré à qui voulait bien le voir que la variété des structures de l'oralité immédiate déborde constamment la supposée grammaticalité dite générativiste, dont le prototype cède aujourd'hui devant des approches nettement plus diversifiées et plus souples³⁵. Le dernier argument contre ce type de classification est qu'elle rend le chercheur aveugle au changement, et qu'il épuise les solutions que l'on peut apporter à une explication du changement langagier. C'est précisément ce qui est arrivé à la philologie romane : la monade imaginaire du latin classique ne pouvant, une fois construite comme artefact, rendre compte de l'histoire de la parole latine vers le protoroman, le latin a été dédoublé.

Mais si l'on considère cet échantillonnage avec des yeux disons de dialectologue, on admettra les points suivants :

1. Il représente, par rapport à la totalité du corpus écrit du latin classique, une minorité quantitative (même si les chiffres peuvent varier beaucoup d'un genre à l'autre).
2. Il y a des degrés dans la fluctuation qu'apportent les occurrences, depuis la simple intrusion de prépositions jusqu'à la rection directe par des substantifs d'infinitifs non déclinés.
3. Étant donné le niveau culturel des auteurs, ces fluctuations passeront difficilement pour des accidents. Toutes les indications convergent vers le fait qu'elles correspondent à un choix énonciatif.
4. Ces fluctuations ne proviennent certainement pas d'une langue exogène : elles appartiennent à la latinophonie.
5. La plupart d'entre elles se retrouveront tant en latin tardif qu'en protoroman.

Le latin classique autrement

Ce dernier trait justifierait-il leur embrigadement sous la rubrique des vulgarismes ? C'est ici que la discussion devient plus difficile, parce qu'il faut vraiment se déprendre des réflexes conditionnés par notre propre histoire culturelle. Je proposerai les lignes de réflexion suivantes :

1. Ces fluctuations apparaissent dans des textes littéraires : si nous les qualifions de vulgarismes (ou de quoi que ce soit d'autre), c'est que nous avons construit une image de la norme qui justement exclut ces structures !
2. Les attribuer à la parole non normée revient à entrer dans un jeu partial qui consiste à postuler que l'évolution langagière est entièrement le résultat d'un processus négatif de désordre, et dans ce cas le désordre plébéien est le responsable tout désigné. Mais alors nous reproduisons l'idéologie des censeurs antiques au lieu de faire notre métier.

35. Butler 2003 ; Jackendoff 2002.

3. Accepter que le latin classique implique ces fluctuations revient à lui accorder un statut de langue comme toutes les autres et, en fait, à enrichir notre approche de cette littérature.

Comment alors intégrer ces données au statut sociolinguistique réel de ce latin classique ? Cela n'est possible qu'en recourant à une modélisation dont j'ai proposé une description un tant soit peu détaillée à plusieurs reprises³⁶. J'en rappelle quelques éléments en abrégant beaucoup :

1. On remplace la notion de règle par la notion de borne : toute structure dispose d'un champ de fluctuation borné. Exemple évident, le syntagme {Participe passé passif / Adj. + Verbe} dont les bornes sont [«infinitif» fléchi] à un bout, disons T1, [«infinitif» nu] à l'autre, disons T2.

2. Ces bornes sont en répartition inégale du point de vue de la fréquence dans le déroulement énonciatif : les probabilités de bornage en T1 sont bien plus élevées qu'en T2. Autrement dit, la norme des grammairiens traditionnels entérine comme référence non pas une structure définitoire de la latinité classique, mais une structure probabiliste³⁷.

Cette requalification s'inscrit dans un modèle qui, comme pour n'importe quelle langue ayant eu accès à une culture écrite dominante, répartit l'hyperlangue (la totalité attestée et non attestée des occurrences langagières du latin classique) en trois zones (peu importe la géométrie globale choisie, sphère, plan, etc. : c'est une topologie relationnelle) :

A. centrale, massivement majoritaire en fréquence, c'est la totalité des structures de borne T1 (en somme ici le latin classique idéalisé) ;

B. périphérique supérieure, là où apparaissent en fréquence minoritaire des structures de borne T2 (ce sont les formes innovantes, disons T2F) ;

C. périphérique inférieure, là où émergent en fréquence également minoritaire des structures de borne T2 (dans ce cas, ce sont les formes archaïques, disons T2P).

La somme virtuelle de tout ceci est le diasystème d'une langue et, pour la circonstance, du latin classique. L'apparition d'un énoncé est toujours le résultat d'une combinatoire dans le cadre de ce diasystème, les éléments de A en formant le cœur, autrement dit les structures non marquées, les éléments B et C la périphérie, autrement dit les structures marquées. Le choix énonciatif est largement motivé sous l'effet des quatre facteurs commodément rassemblés sous la rubrique dia- (diatopique, diastratique, diaphasique, diaeautique)³⁸.

36. Banniard 1998, 2001, à paraître.

37. Bybee, Hopper (eds) 2001.

38. Van Deyck *et al.* (éds) 2004, 2005.

Cela nous conduit aux conclusions suivantes :

1. L'évolution langagière consiste dans une migration, les éléments T2F tendant à entrer en zone A, les T2P à en sortir.
2. Le changement est d'abord dans la langue avant de devenir un changement de langue. C'est une question fondamentalement quantitative, qui aboutit à la permutation des bornes³⁹.
3. Il suit les principes de tout système dynamique non linéaire, de minimes modifications de l'état initial⁴⁰ (précisément illustrées, je l'espère, par les exemples fournis) aboutissant au terme d'une évolution, elle longue mais en accélération modulée, depuis le sporadique jusqu'à l'exponentiel, à une métamorphose de la structure.
4. La mutation se fait donc d'un diasystème à un autre. Comme je l'ai écrit ailleurs, il serait éclairant de représenter l'histoire du latin comme une succession diachronique de dialectes, dont le latin classique est l'état initial, les LPT1 et LPT2 des dialectes en éloignement accéléré en fonction du temps jusqu'au protoroman qui constitue un saut vers un nouveau diasystème, autrement dit un type de langue changé.
5. Et en définitive l'évolution du diasystème du premier dialecte au dernier correspond à un déplacement général des paramètres de bornage.

Voilà où se place le latin classique dans cette modélisation. Quelle y est alors la place des fluctuations que j'ai relevées et quel est leur statut sociolinguistique ? Les observations suivantes devraient répondre à ces interrogations :

1. Rien ne prouve qu'aux dates attestées par ces textes ces constructions aient dépassé la zone périphérique. En latin classique, ces fluctuations sont encore des « briques primordiales » disponibles pour l'évolution à venir.
2. Rien ne prouve non plus qu'elles ne sont pas le produit des pulsions énonciatives des auteurs⁴¹, autrement dit il faudrait accepter l'idée que le latin littéraire porte aussi en lui une dynamique du changement. En allant un peu plus loin, l'élite intellectuelle et sociale romaine est tout à fait capable de produire ces fluctuations qui peuvent ensuite passer dans la parole collective⁴².
3. Enfin, pour aller jusqu'au bout de cette modélisation, je propose de considérer la prose classique de référence comme une exception au sein (pas hors, bien sûr) de la latinophonie : l'*ars dicendi* sculptée par Cicéron crée un usage. Mais les échelonnages d'Ovide ou de Tacite appartiennent tout autant au diasystème.

Je réponds donc à la question initiale évidemment de façon positive. Le latin classique existe, nous le rencontrons bien, mais pour que son tableau ne soit pas censuré par des masques idéologiques, je suis convaincu qu'il faut en changer profondément les paramètres, du moins du point de vue de la sociolinguistique. L'intérêt de ce

39. Croft, Cruse 2004.

40. Pétrouff 2004, p. 225 *sq.*

41. Oesterreicher 2001.

42. Flobert 1995.

repositionnement épistémologique est quadruple : notre latin classique s'enrichit ; on peut y lire les évolutions à venir (et donc se débarrasser de toute explication par pathogenèse langagière) ; le clivage oralité/scripturalité s'en trouve relativisé pour le plus grand bonheur des diachroniciens ; le flou qui entoure corollairement l'appellation latin vulgaire pourrait laisser la place à une modélisation globale sérieuse, en déplaçant les termes d'une problématique qui a donné lieu à des controverses parfois aiguës⁴³, précisément parce que les enjeux ne sont pas là.

Bibliographie

- BANNIARD M. 1980, «Géographie linguistique et linguistique diachronique : essai d'analyse analogique en latin tardif et en occitano-roman», *Via Domitia* 24, p. 9-43.
- 1996, «Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier», in J. Dangel, C. Moussy (éds), *Les structures de l'oralité en latin : colloque du centre Alfred Ernout, 2, 3 et 4 juin 1994*, *Lingua latina* 4, Paris, p. 69-83.
- 1998, «Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.», in J. Herman (ed.), *La transizione dal latino alle lingue romanze: atti della tavola rotonda di linguistica storica, Università Ca' Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996*, Tübingen, p. 131-153.
- 2001, «Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)», in J. François (éd.), *Les langues de communication : quelles propriétés structurales préalables ou acquises ?*, Actes de la journée d'études annuelle du 20 janvier 2001 organisée par la Société de linguistique de Paris, Mémoires de la Société de linguistique de Paris N.S. 11, Louvain, p. 47-64.
- 2006, «La construction du passé langagier : invention du clivage de la parole. Normes bourgeoises et pensée linguistique», in S. Bernard-Griffiths, P. Glaudes, B. Vibert (dir.), *La fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle : représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Romantisme et modernités 94, Paris, p. 191-203.
- 2008, «Paramètres imaginaires et paramètres réels en diachronie longue : entre typologie et probabilisme du latin au roman», in M. Van Acker, R. Van Deyck, M. Van Uytfanghe (éds), *Latin écrit - Roman oral ? : de la dichotomisation à la continuité*, Corpus Christianorum. *Lingua Patrum* 5, Turnhout, p. 13-42.
- 2009, «La diachronie *in situ* : isoglosses théoriques et isoglosses réels (à propos des enquêtes de P. Dubuisson sur la zone de transition oc/oil)», in B. Horiot (éd.), *La dialectologie hier et aujourd'hui (1906-2006) : actes du colloque international tenu à l'université Lyon III (7, 8 et 9 décembre 2006)*, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet. Série Dialectologie 5, Lyon, p. 441-454.

43. Mańczak 1995.

- 2010, «Intrication et écrémage : l'évolution langagière entre pulsion et sélection», in M. Banniard, D. Philips (éds), *La fabrique du signe, linguistique de l'émergence : actes du colloque de Toulouse, octobre 2006*, Toulouse, p. 47-61.
- à paraître, «Migrations et mutations en latin parlé : faux dualisme et vraies discontinuités en Gaule (V^e-X^e siècle)», in P. Molinelli (ed.), *Plurilinguismo e diglossia fra Tarda Antichità e Medio Evo*, Actes du colloque de Bergame, 24-26 mai 2007.
- BEC P. 1973, «Structuration supra-dialectale de l'occitan», in *Manuel pratique d'occitan moderne*, Connaissance des langues 7, Paris.
- BIVILLE F. 1996, «La voix signifiante», in J. Dangel, C. Moussy (éds), *Les structures de l'oralité en latin : colloque du centre Alfred Ernout, 2, 3 et 4 juin 1994*, Lingua latina 4, Paris, p. 147-154.
- BLANCHE-BENVENISTE C. 1999, *Approches de la langue parlée en français*, Paris.
- BOURCIEZ J. 1927, *Le «Sermo cotidianus» dans les Satires d'Horace*, Bordeaux.
- BUTLER C.S. 2003, *Structure and Function: a Guide to Three Major Structural-Functional Theories*, Studies in Language Companion Series, Amsterdam, 2 vol.
- BYBEE J., HOPPER P. (eds) 2001, *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*, Typological Studies in Language 45, Amsterdam.
- CALLEBAT L. (éd.) 1995, *Latin vulgaire, latin tardif. IV, Actes du 4^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Caen, 2-5 septembre 1994*, Hildesheim.
- CHOMARAT J. 1981, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Les Classiques de l'Humanisme. Études 10, Paris, 2 vol.
- CHOMSKY N. 1991, *Théorie du gouvernement et du liage : les conférences de Pise*, Travaux linguistiques, Paris.
- CROFT A., CRUSE A. 2004, *Cognitive Linguistics*, Cambridge Textbooks in Linguistics, Cambridge.
- DANGEL J., MOUSSY C. (éds) 1996, *Les structures de l'oralité en latin : colloque du centre Alfred Ernout, 2, 3 et 4 juin 1994*, Lingua latina 4, Paris.
- DUMÉZIL B. 2005, *Les racines chrétiennes de l'Europe : conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^e-VIII^e siècle*, Paris.
- FEDELI P. 1980, *Sesto Properzio. Il primo libro delle Elegie*, Studi - Accademia Toscana di Scienze e Lettere La Colombaria 53, Florence.
- FLOBERT P. 1995, «Traits du latin parlé dans l'épopée : Lucain», in L. Callebat (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif. IV, Actes du 4^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Caen, 2-5 septembre 1994*, Hildesheim, p. 483-489.
- FONTAINE J. 1998, «En quel sens peut-on parler d'un classicisme ambrosien?», in L.F. Pizzolato (ed.), *Nec timeo mori : atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della morte di sant'Ambrogio, Milano 4-11 aprile 1997*, Studia patristica mediolanensia 21, Milan, p. 501-510.
- GADET F. 1989, *Le français ordinaire*, Paris.

- GLESSGEN M.-D. 2007, *Linguistique romane : domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Coll. U. Linguistique, Paris.
- HÄGERMANN D., HAUBRICHS W., JARNUT J. (Hrsg.) 2004, *Akkulturation: Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Ergänzungs-bände zum Reallexikon der germanischen Altertumskunde 41, Berlin.
- HAUBRICHS W. 2008, «Fränkisch», in *Sprachen der europäischen Westens*, I, Vienne, p. 249-274.
- HERMAN J. 1967, *Le latin vulgaire*, Que sais-je? 1247, Paris.
- HOFMANN J.B., SZANTYR A. (Hrsg.) 1965, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Handbuch der Altertumswissenschaft 2, 2, 2, Munich.
- HOLTZ L. 1981, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : étude sur l'«Ars Donati» et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle), et édition critique*, Documents, études et répertoires - Institut de recherche et d'histoire des textes, Paris.
- JACKENDOFF R.S. 2002, *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford.
- KOCH P., OESTERREICHER W. 2001, «Langage parlé et langage écrit», in G. Holtus, M. Metzeltin, C. Schmitt (Hrsg.), *Lexikon der romanistischen Linguistik (LRL)*. I, 2, *Methodologie*, p. 584-627.
- KOCH P., OESTERREICHER W. 1996, «Sprachwandel und expressive Mündlichkeit», *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 102, p. 64-96.
- KROLL W. (Hrsg.) 1959, *C. Valerius Catullus*, 3. durch neue Zusätze verm. Aufl., Griechische und lateinische Schriftsteller, Stuttgart.
- LABOV W. 1978, *Le parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Le sens commun, Paris, 2 vol.
- LÖFSTEDT E. 1933, «Stilarten und Sprachschichten», in *Syntactica: Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*. II, *Syntaktisch-Stilistische Gesichtspunkte und Probleme*, Skrifter utgivna av Kungliga humanistiska vetenskapssamfundet i Lund = Acta Regiae societatis humaniorum litterarum Lundensis X 2, Lund, p. 313-372.
- LÜDTKE H. 2005, *Der Ursprung der romanischen Sprachen: eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, Dialectologia pluridimensionalis romanica 14, Kiel.
- MAŃCZAK W. 1995, «Le protoroman est-il une langue sœur du latin classique?», in L. Callebaut (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif*. IV, *Actes du 4^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif*, Caen, 2-5 septembre 1994, Hildesheim, p. 29-34.
- MOHRMANN C. 1932, *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin*, Nimègue.
- MÜLLER R. 2001, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, Zetemata 111, Munich.
- OESTERREICHER W. 2001, «Sprachwandel, Varietätenwandel, Sprachgeschichte», in U. Schaefer, E. Spielmann (eds), *Varieties and Consequences of Literacy and Orality = Formen und Folgen von Schriftlichkeit und Mündlichkeit: Franz H. Bäuml zum 75. Geburtstag*, Tübingen, p. 217-248.

- PERROCHAT P. 1932, *Recherches sur la valeur et l'emploi de l'infinitif subordonné en latin*, Coll. d'études latines. Série scientifique 9, Paris.
- PÉTROFF A.J. 2004, *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*, Sémantiques, Paris.
- RIEMANN O. 1888, *Remarques sur la langue de Tite-Live*, in A. Luchs (Hrsg.), *T. Livi ab Urbe condita libri. IV, Libros XXVI-XXX continens*, Berlin, p. 443-490.
- SABBAH G. 1978, *La méthode d'Ammien Marcellin : recherches sur la construction du discours historique dans les « Res gestae »*, Coll. d'études anciennes, Paris.
- SAENGER P. 1997, *Space between Words: the Origins of Silent Reading*, Figurae, Stanford.
- SALVI G. 2004, *La formazione della struttura di frase romanza: ordine delle parole e clitics dal latino alle lingue romanze antiche*, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 323, Tübingen.
- SZNAJDER L. 1996, «Construction paratactique et *sermo cotidianus* dans la langue de Plaute», in J. Dangel, C. Moussy (éds), *Les structures de l'oralité en latin : colloque du centre Alfred Ernout, 2, 3 et 4 juin 1994*, Lingua latina 4, Paris, p. 167-180.
- TOURATIER C. (éd.) 2005, *Essais de phonologie latine : actes de l'atelier d'Aix-en-Provence, 12-13 avril 2002*, Langues et langage 11, Aix-en-Provence.
- TRUDGILL P. 1991, *Sociolinguistics: an Introduction to Language and Society*, Londres.
- VAN DEYCK R., SORNICOLA R., KABATEK J. (éds) 2004, *La variabilité en langue. I, Langue écrite et langue parlée dans le passé et dans le présent*, Studies in Langage 8, Gand.
- 2005, *La variabilité en langue. II, Les quatre variations*, Studies in Langage 9, Gand.
- VIDEAU A. 1996, «La parole dans l'élégie romaine classique», in J. Dangel, C. Moussy (éds), *Les structures de l'oralité en latin : colloque du centre Alfred Ernout, 2, 3 et 4 juin 1994*, Lingua latina 4, Paris, p. 225-233.
- VINCENT N. 1999, «The evolution of c-structure: prepositions and PPs from Indo-European to Romance», *Linguistics* 37, 6, p. 1111-1153.